

Dans les carrières de la vallée de l'Aisne : un patrimoine militaire en danger

La connaissance historique des deux ou trois derniers millénaires s'appuie généralement sur des actes officiels, sur des objets, sur des documents écrits, sur des constructions. En deçà, il revient aux archéologues de retrouver et de faire parler des traces beaucoup plus ténues, extraites du sol ou déchiffrées sur les parois de quelque anfractuosité naturelle.

La Grande Guerre, si proche de nous puisqu'elle fut vécue par nos grands-parents au début du siècle où nous vivons, est, peut-on dire, parfaitement connue des historiens, dans ses causes, dans son déroulement et dans ses effets. Et ce département de l'Aisne en portera longtemps les stigmates. Pourtant, moins de quatre-vingts ans après l'enfer des tranchées, l'historien qui veut connaître avec précision le moral des troupes des premières lignes ne peut guère analyser autre chose que les témoignages écrits d'époque, la presse ou les correspondances privées. Voici pourtant que vient l'aider dans cette démarche un nouveau gisement d'écritures, au sens le plus large du terme, avec la découverte – extrêmement récente, puisqu'encore en cours d'inventaire – d'un authentique héritage militaire 1914-1918, sculpté dans les crevasses du plateau soissonnais et de la vallée de l'Aisne. Signalisation réglementaire, graffiti, bas-reliefs décoratifs, dessins à la mine, motifs patriotiques, peintures même : des formes d'expression très variées sont nées sur ce sol de la présence de centaines d'unités combattantes pendant une grande partie de ces quinze cents jours d'affrontement sans merci.

Grâce à ce qu'on pourrait appeler l'archéologie du XX^e siècle, ces messages connus se chiffrent déjà par milliers... et il s'en découvre des dizaines de nouveaux chaque année.

L'objet de cette étude est de présenter cette forme originale de patrimoine – enfant de la guerre et des arts, de Mars et d'Apollon –, de le situer dans le temps et dans l'espace, d'indiquer les méthodes et les résultats d'un premier inventaire, enfin d'ouvrir des perspectives concernant sa préservation et sa transmission.

Le cadre géographique et historique

Voie de pénétration est-ouest utilisée par de multiples armées tout au long de l'histoire – des Romains et des Huns jusqu'aux chars allemands de 1940 –, la vallée de l'Aisne constitue également dans le sens nord-sud un obstacle naturel que quelques ponts ont longtemps suffi à défendre. D'où la position-clé que Soissons a occupée, des siècles durant, sur la route des invasions¹.

1. *Soissons avant et pendant la guerre*. Guides illustrés Michelin des champs de bataille 1914-1918. 1919, 64 p. Patrice Marcilloux et Guy Marival, *L'Aisne au fil de l'eau*. Laon, 1995, 288 p.



Carrière allemande de Saint-Victor : à gauche, le tableau très achevé des morts d'une unité ; à droite, un tableau analogue a été interrompu au stade de l'esquisse au crayon noir.

Ce n'est donc pas un hasard si, au lendemain de la première bataille de la Marne et des combats de Crouy, la ligne de front s'est stabilisée dès l'hiver 1914-1915 à la sortie nord de cette ville et n'en a plus bougé – malgré les coups de boutoir des armées en présence – pendant une trentaine de mois. En s'enterrant dans des kilomètres de tranchées, creusées dans le lourd limon soissonnais, les combattants, quasi immobiles, ont su trouver, dans les accidents de relief (Chemin des Dames, vallée de l'Ailette...) comme dans les falaises et excavations de la vallée de l'Aisne, des abris efficaces, tant contre les intempéries que contre les effets dévastateurs de l'artillerie et de l'aviation.

De part et d'autre de son lit, la rivière Aisne avait en effet mis à nu d'épaisses couches d'un calcaire blanc grossier, d'excellente qualité, qui a la particularité de durcir à l'air et se prête donc aisément au travail des carriers et des bâtisseurs. Connue et exploitée dès le Moyen Âge, il donne encore aujourd'hui tout son caractère à la construction rurale traditionnelle, dite soissonnaise², présente dans tous les villages entre Laon et la forêt de Retz. La cathédrale Saint-Gervais - Saint-Protais et l'abbatiale Saint-Jean-des-Vignes à Soissons, le donjon de Coucy, Notre-Dame de Laon lui doivent leur majesté, comme d'ailleurs bien des constructions de la capitale, puisque celle-ci était reliée au Soissonnais depuis Marie de Médicis par le canal de l'Ourcq.

2. Denis Rolland, *La maison rurale en Soissonnais*. 1989, 96 p.

C'était là un atout économique certain pour le département de l'Aisne, dont les 860 carrières de pierre à bâtir occupaient près de 3 000 ouvriers voici seulement un siècle et demi³.

Support de la terre à betteraves du plateau, cette couche calcaire, visible sur les versants des vallées de rivières, a été généralement exploitée horizontalement. Les entrées des carrières se trouvent donc un peu en dessous des crêtes de ces versants, à une altitude moyenne de 100/110 mètres (le plateau s'étend à environ 160 m, l'Aisne au niveau de Vic coule à 40 m au-dessus de la mer)⁴.

C'est donc sous leurs propres tranchées et boyaux que les soldats ont pu vivre et « tenir » dans ces galeries artificielles – qui dépassent parfois les dix kilomètres de long, comme à Saint-Victor, sur la commune d'Autrèches –, la plupart largement tracées, saines parce que sèches et isothermes, jalonnées d'alvéoles et de chambres, abondamment ramifiées, d'une solidité quasi absolue à l'épreuve des plus forts bombardements... À proximité immédiate des premières lignes, ces creutes, qui pouvaient parfois héberger plusieurs régiments, ont joué non seulement le rôle de cantonnements avancés, mais aussi de Q.G., d'intendance, d'hôpital de campagne, de lieu de culte et de sépulture provisoire, d'abri de repos même. Durablement équipées par le Génie, les principales portent encore de nos jours des traces d'installations électriques, les troupes ne pouvant y vivre longtemps comme des taupes, à la seule lueur des bougies ou des lampes à acétylène. Par dizaines, des « noms de rues » et des inscriptions directionnelles – parfois magnifiquement peints en lettres gothiques noires par les soldats du Kaiser – aidaient à orienter les unités dans le dédale des galeries souterraines.

Le rôle militaire et stratégique de toutes ces carrières proches du front a souvent été évoqué dans les communiqués de l'époque et chez les historiens de la Grande Guerre⁵, mais une étude systématique sur la vie quotidienne de leurs occupants reste, semble-t-il, à entreprendre.

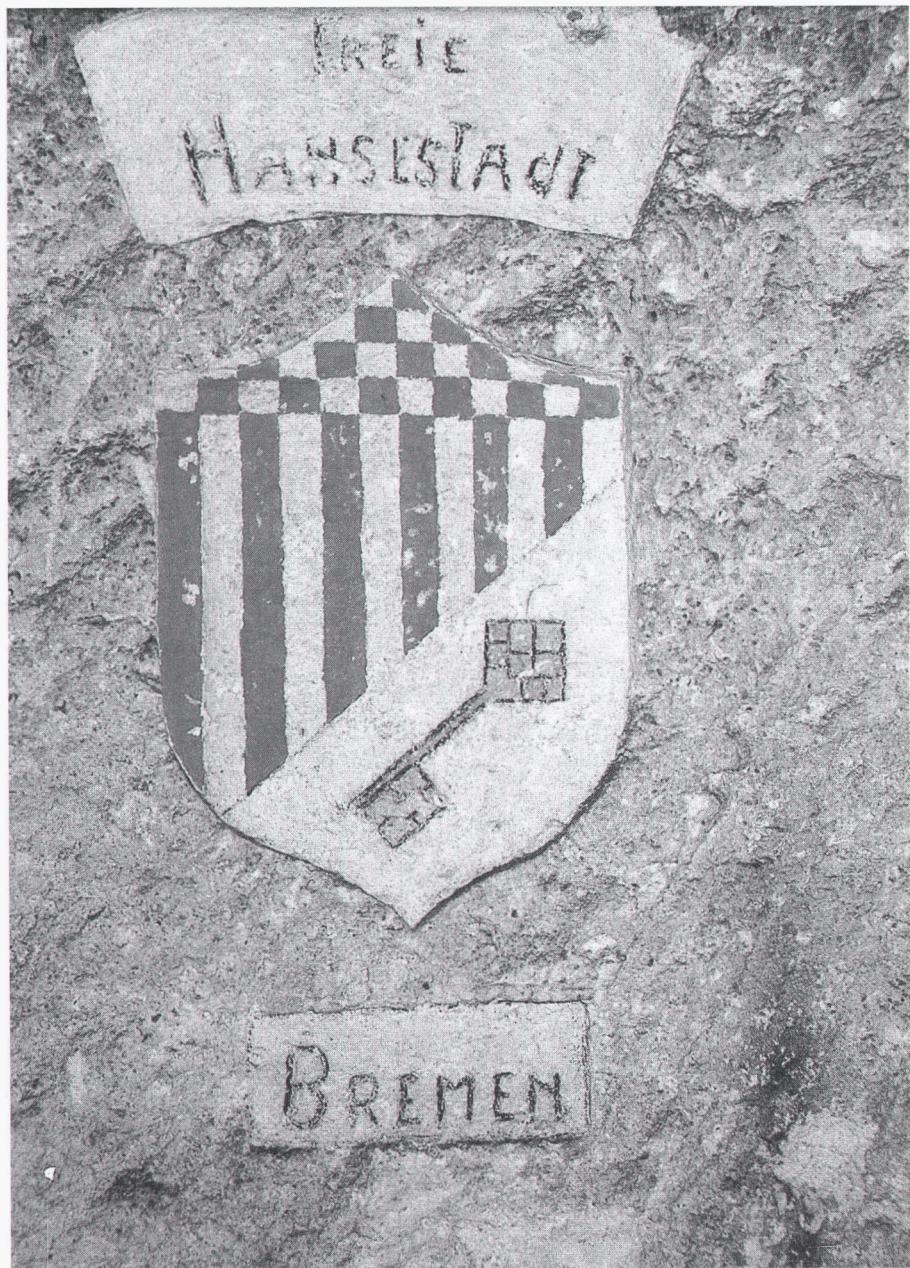
Cependant, à côté de leur importance fonctionnelle et matérielle pendant toute la guerre de position, de l'hiver 1914-1915 au printemps 1917, ces lieux ont également été propices à la camaraderie et à la détente psychologique.

Mais surtout, par leur pénombre et leur relatif silence, ils ont constitué pour tous les belligérants, sans distinction d'uniforme, une invitation au retour sur

3. E. Badin et M. Quantin, *Géographie départementale, classique et administrative de la France. Département de l'Aisne*. Paris, 1847, rééd. 1991, p. 171.

4. André Fiette, *Le département de l'Aisne. Étude géographique et économique*. Paris, 1960, 315 p.
André Fiette, *L'Aisne, des terroirs aux territoires*. Laon, 1995, 286 p.

5. On peut citer, parmi bien d'autres : Albert de Bertier de Sauvigny, *Pages d'histoire locale 1914-1919*. 1934, rééd. en 1994, 525 p. ; René Courtois, *Le Chemin des Dames*. 1987, 128 p. ; R.-G. Nobécourt, *Les fantassins du Chemin des Dames*. 1965, 446 p. ; Maxime de Sars, *Un village de France, Saint-Pierre-Aigle*. 1938, 191 p.



Carrière allemande : souvenir d'une unité de Brême.

soi et à la méditation. Écrire un courrier à l'épouse ou à la marraine, soigner ses blessures, évoquer l'issue des combats et le sort de la Patrie, surmonter l'image de l'ami tué, confier à Dieu ses intentions, tout en fourbissant ses armes et en attendant anxieusement l'ordre de remonter en ligne, ce faisceau de pensées et de préoccupations, avec toutes leurs variantes, se reflète dans la plupart des journaux

intimes ou des courriers des poilus. Il ne saurait non plus être passé sous silence pour qui veut comprendre la charge émotionnelle de ces galeries aujourd’hui désertes et le sens profond des innombrables graffiti qui les jalonnent.



A l'entrée d'une carrière française.

Dès le début de 1915, le journaliste Julien Tinayre et son frère Louis, dessinateur aux armées, expliquent et illustrent avec simplicité, dans un article qu'il faudrait citer ici dans son intégralité⁶, l'atmosphère d'une de ces carrières et « l'étrange vie souterraine des troglodytes » qui y vivent, en terminant par cette remarque significative : « Ici, par le mystère même qui enveloppe les formes et les âmes, la réalité atteint à la perfection de l'art ».

Ces centaines de dessins et sculptures, modestes ou grandioses, qu'une revue de 1916 rassemblait déjà sous l'appellation symbolique de « Salon des Poilus⁷ », se répartissent en deux principaux secteurs géographiques, d'ailleurs contigus, hauts lieux de la guerre de position en Soissonnais : l'un, au nord-est de Soissons, s'articule autour de la crête charnière du Chemin des Dames, entre Laffaux, Vailly et Craonne. Les combats qui s'y déroulèrent, spécialement lors de l'offensive Nivelle d'avril 1917, restent étroitement associés aux noms des carrières de Colligis, Aizy-Jouy, Bohéry, du Dragon...⁸ ; l'autre, en aval de Soissons, a pour centre Vic-sur-Aisne et couvre les deux rives de l'Aisne, entre Blérancourt, la forêt de Laigue et Villers-Cotterêts.

6. *L'Illustration*, n° 3751, 23 janvier 1915, p. 73-74.

7. *Lectures pour tous*, 16 mars 1916, p. 937-943.

8. Pierre Samin et Robert Lefèvre, *Les Carrières du Chemin des Dames. Iconographie rupestre*. Dossier pédagogique avec 24 diapositives. C.D.D.P. Aisne, 1986.

Il ne sera question ici que de cet ouest soissonnais, qu'un inventaire systématique récent permet aujourd'hui de mieux connaître.

Lascaux en Soissonnais

Extrait de son cadre naturel sécurisant et exposé à des dangers qui le dépassent, l'homme se réfugie volontiers à l'intérieur de la terre. Là, à la lueur d'un éclairage de fortune, il peut donner libre cours à ses sentiments du moment et confier à la roche, avec plus ou moins d'habileté, sa foi et ses doutes, ses craintes et ses espoirs... Un schéma dont l'Histoire fournit bien des exemples connus : Lascaux et toutes les grottes peintes du Magdalénien, les catacombes au temps des persécutions, les cryptes et cachots du Moyen Âge, les « muches » de Naours... et bien d'autres⁹.

À quelque trente mille ans d'intervalle et sans sollicitation excessive, il semble donc permis d'affirmer que la vallée de l'Aisne possède avec la vallée de la Dordogne un certain nombre de points communs étonnantes : leur patrimoine figuratif est, le plus souvent, de caractère souterrain et pariétal, il a une valeur à la fois historique et artistique, il vise à durer bien plus longtemps que ses auteurs restés (sauf exception) anonymes, il renaît d'un « oubli » de longue durée et n'a pas encore livré tous ses secrets, enfin, chaque œuvre y constitue un témoignage unique en son genre, profondément émouvant¹⁰.

Que ces graffiti de la vallée de l'Aisne aient pu arriver jusqu'à nous, dans un état généralement acceptable de préservation, s'explique par l'hygrométrie et la température quasi constantes des galeries, par le manque de lumière, mais aussi par la non-reprise d'exploitation de la pierre et l'abandon de ces cavités à quelques agriculteurs, qui ont souvent laissé la végétation reprendre ses droits et obstruer lentement les accès.

Mais que faire aujourd'hui de ce patrimoine ? La question avait déjà été posée par les contemporains de ses créateurs, comme en témoigne ce titre¹¹, qui accompagne deux clichés de sculptures du Soissonnais : *L'art des cavernes au vingtième siècle : un problème pour les archéologues de l'avenir*.

L'inventaire des sites

« Les carrières du Soissonnais... C'est probablement dans cette partie du front que les érudits qui étudieront plus tard ces petits côtés de la Grande guerre trouveront les origines de l'Art des Poilus »⁷.

9. *Les graffiti. Un patrimoine oublié*. Exposition Serge Ramond. *Revue archéologique de l'Oise*, n° 23, Compiègne, 1981, 32 p.

10. Roger Larchevêque, « L'art du poilu de 1914 ». *Annales historiques compiégnoises*, n° 40. Hiver 1987/1988, p. 41-47.

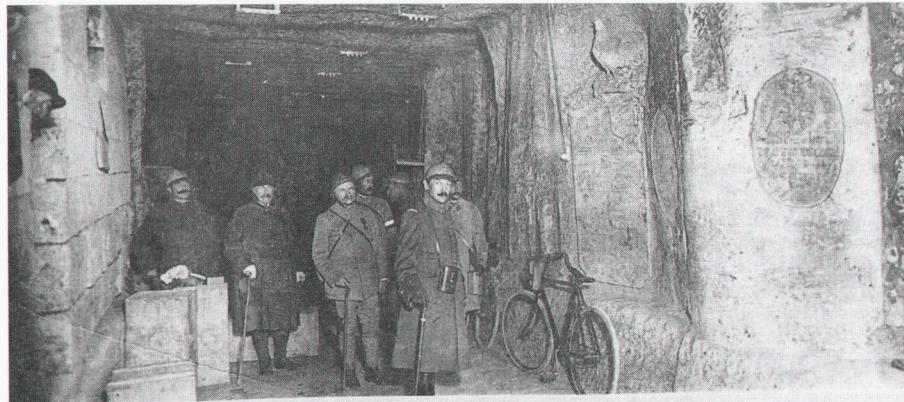
11. *L'Illustration*, n° 3753, 6 février 1915, p. 141.

Face à un objectif de cette ampleur, sur lequel aucun travail scientifique n'avait encore été réalisé, quels ont été les principes d'action et les résultats de l'inventaire mené en Soissonnais par l'association « Soissonnais 14-18 », aujourd'hui déposé à la D.R.A.C. d'Amiens ?

Méthodologie et contenu

Conduit par plusieurs équipes de deux personnes, ce travail de terrain a exigé aussi bien l'acquisition de connaissances historiques très précises que l'application de méthodes rigoureuses, sans négliger la qualité des contacts locaux ni les mesures élémentaires de sécurité.

Identifier un numéro d'unité, un insigne de régiment ou le nom d'un officier est une chose, intégrer cette donnée parcellaire dans l'histoire des multiples opérations militaires menées ici de 1915 à 1918 en est une autre. Des graffiti voisins dans le même recoin de carrière peuvent avoir été dessinés à des dizaines de mois de distance, par des soldats de nationalité différente, dans des contextes militaires divergents. L'ignorer serait accepter le risque d'une mauvaise lecture, d'autant plus que la date des gravures n'est pas systématiquement présente.



Visite d'inspection à Confrécourt (sans date).

Dans la mesure où une sculpture prend bien davantage d'intérêt et de force lorsqu'on en connaît le contexte, cette forme de recherche historique à partir de témoignages ténus et épars exige donc au préalable une somme de connaissances précises et peu courantes : les mouvements de chaque division ou régiment engagé sur ce front, l'organisation interne des armées impériales, l'identification des abréviations militaires en usage dans les unités territoriales bavaroises ou l'armement en service à telle période sont, parmi bien d'autres, des questions qui ont pu émerger en même temps que le graffiti éclairé par la torche !

Chaque équipe a ainsi tenté de cerner, un par un, les divers motifs et de faire parler la pierre gravée. Des contacts et des recherches ont été engagés en ce sens – largement et avec profit – auprès des grands centres de documentation que constituent le Service historique de l'armée de terre (château de Vincennes), le ministère des Anciens combattants (Paris, Fontenay), la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (B.D.I.C. à Nanterre et aux Invalides), les archives militaires allemandes (Freiburg, Stuttgart), sans oublier les Archives départementales de l'Aisne et plusieurs bibliothèques privées de la région. Des fonds photographiques et des cartes militaires d'époque complétaient cet arsenal documentaire.

Matérialisé par des fiches-dossiers, l'inventaire présente cinq approches complémentaires du site étudié :

Le repérage sur le terrain : coordonnées cadastrales et Lambert, nom du lieu-dit, propriétaire, schéma d'accès. Notons ici qu'à côté des carrières (le cas le plus général), toute surface de pierre abritée a pu recevoir un dessin ou une inscription de la part de soldats de passage. Des caves privées, des murs de clôture, des abris naturels ont donc été repérés et examinés selon les mêmes méthodes dans le cadre de cet inventaire.

La description des témoignages gravés : présentation sommaire, état de conservation, photos noir-blanc systématiques, généralement avec recherche d'angle et d'éclairage (le flash frontal écrase le relief sculpté, alors qu'un éclairage rasant met souvent des détails en valeur), datation probable.

Le plan général du site (intérieur) : orientation des entrées (en raison d'accès éboulés ou dangereux, c'est parfois par des puits verticaux qu'il faut aujourd'hui entrer dans certaines carrières), enchaînement et longueur des galeries (calculée au ruban de 50 m), localisation de tous les témoignages photographiés.

L'historique du site : exploitation de la carrière avant 1914, les unités qui y ont stationné, les articles, photos et citations d'époque.

L'appréciation du site actuel : est-il sain ou menacé (fissures, infiltrations) ? peut-il ou mérite-t-il d'être préservé ? un aménagement peut-il être envisagé (grille, éclairage, ouverture à la visite) ?

Précaution importante : les propriétaires de sites (communes, agriculteurs...) ont toujours été prévenus et consultés préalablement à la visite, tant pour des raisons de sécurité (couverture d'assurance, zones fragiles ou dangereuses, présence d'obus...) que pour des raisons documentaires (détention d'archives, clichés, souvenirs). De plus, ne pas travailler au grand jour avec eux ou avec les autorités locales (mairies, gendarmerie) aurait pu entacher cet

inventaire et ses acteurs de soupçons injustifiés et compromettre gravement la qualité et l'issue même de ce travail et de son exploitation future : les pilleurs de sites, avec ou sans détecteur, ne sont pas rares, hélas.

Bilan quantitatif

Environ cent vingt sites décorés ont été repérés, visités et fichés. Sans parler de bien d'autres, explorés à grand-peine... et vierges de toute trace !¹²

Chiffres tout à fait approximatifs et provisoires, puisque la prospection ne s'est pas arrêtée du jour au lendemain. De même que l'on exhume encore les restes de poilus enfouis depuis quatre-vingts ans dans un fossé ou un sous-bois, de nouveaux graffiti sont identifiés, de nouveaux témoignages sont découverts, de nouvelles recherches portent leurs fruits. Mais bien des points restent à préciser : faut-il enregistrer comme site telle cave de maison particulière (il en est plusieurs à Autrèches) pour une date ou des initiales gravées à la hâte ? Sans doute demeurera-t-il toujours des graffiti inconnus comme il y a encore, par dizaines de milliers, des soldats inconnus¹³.



Sobre et émouvant hommage à la sentinelle de Confrécourt tombée à son poste.

Carrières de pierre et souterrains – ces derniers creusés par les soldats eux-mêmes à des fins stratégiques – représentent les quatre cinquièmes de ces sites, répartis sur le territoire de l'Aisne (70 % du total) comme sur celui de l'Oise (surtout autour d'Attichy).

12. La quasi-totalité des carrières n'étant pas matériellement protégées, c'est par mesure élémentaire de précaution que cet article reste volontairement imprécis dans les noms et les lieux cités et ne propose pas de cartographie détaillée du secteur ouest-soissoissonsais.

13. Alain Arnaud, « Gloire à nos morts ! Croix de bois, cimetières militaires et monuments aux morts de 1914-1918 dans le sud de l'Aisne », *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXXVIII, 1993, p. 193-215.

Une trentaine de fiches traitent de communes situées au sud de la rivière Aisne : Cœuvres-et-Valsery, Haramont, Mortefontaine, Ressons-le-Long, Soucy, Saint-Pierre-Aigle, Saint-Bandry... Mais les sites les plus denses se répartissent de part et d'autre de la ligne de front et juste en arrière de celle-ci : Moulins-sous-Touvent, Autrèches, Nouvron-Vingré, Fontenoy, Berny-Rivière du côté des troupes françaises ; Nampcel, Vassens, Morsain, Chavigny, du côté allemand. La commune la mieux représentée quantitativement est celle de Moulins-sous-Touvent, avec douze fiches.

On sait par ailleurs que les officiers allemands interdisaient fréquemment les inscriptions à leurs hommes et les faisaient détruire. C'est pourquoi 28 % seulement des témoignages relevés leur appartiennent. Enfin, quelques rares sites attestent d'une présence successive de deux armées opposées.

Un peu de technique

Il reviendrait à un spécialiste des beaux-arts d'analyser en détail les procédés techniques utilisés par les auteurs de toutes ces œuvres : la préparation du support, les outils de gravure ou de sculpture, le tracé des écritures, l'emploi de la peinture, l'éclairage, l'exploitation du relief de la pierre (à l'exemple des bisons de Lascaux), tous ces aspects mériteraient l'examen attentif d'un professionnel, complétant celui de l'historien¹⁴.

Disons simplement ici, au vu de maints exemples sur le terrain et des résultats de l'inventaire, que le lieu et le support semblent faire dans la plupart des cas l'objet d'une préparation et d'un choix minutieux, bien visible de tous et à l'abri des risques de détérioration. On peut donc en déduire que la majorité de ces œuvres ne sont pas le simple passe-temps de soldats oisifs.

Les dessins sont généralement réalisés au crayon noir, parfois au noir de fumée. Quant aux gravures et sculptures, l'absence d'outillage professionnel dans le paquetage oblige certainement à faire appel à des instruments improvisés, le couteau et la baïonnette en particulier. On n'en est que plus admiratif devant le niveau esthétique atteint par certaines œuvres !

La peinture sert le plus souvent à souligner une écriture, un contour de dessin ou à colorer un emblème : le noir pour l'aigle impérial, le vert pour les feuillages...

Manifeste est en tout cas l'effort de ces troglodytes-artistes pour réaliser et léguer à la postérité un travail soigné, de grande qualité plastique et porteur de messages dont nous nous trouvons récipiendaires et comptables.

14. Hervé Vatel, *Le graffiti des tranchées, une approche plastique*. Maîtrise d'arts plastiques, Université Paris I, 1990, 265 p.

Essai de classement thématique

Il y a probablement plusieurs lectures de ces graffiti, œuvres spontanées ou commandées, rudimentaires ou ciselées, individuelles ou communautaires, érotiques, patriotiques ou même spirituelles... L'important, c'est que derrière chaque dessin se cache un homme, face à une paroi brute et vierge et exposé au risque d'une mort imminente.

Cette dimension humaine, humble et immédiate, c'est d'abord celle que propose ce journaliste au retour du front : « Obligé de vivre sous terre, nos poilus se sont mis résolument à l'école de l'homme des cavernes... La guerre de tranchées aura eu ce résultat inattendu d'amener plus d'un vaillant troupier à se découvrir une vocation de sculpteur ». Et le même article parle, plus loin, des « bas-reliefs naïfs, dont les auteurs (sont) totalement étrangers à l'enseignement de l'École des Beaux-Arts »⁷.

Mais ce troupier-artiste possède en même temps la dimension tragique de la jeunesse sacrifiée, celle à qui Roland Dorgelès s'adresse avec émotion à la fin des *Croix de Bois* : « Mes morts, mes pauvres morts, je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses... Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées ?... Les maisons renaîtront sous leurs toits rouges, les ruines redeviendront des villes et les tranchées des champs, les soldats victorieux et les rentreront chez eux. Mais vous, ne rentrerez jamais ».

Il n'est donc pas surprenant que le premier thème illustré, loin devant tous les autres, soit celui du patronyme. Graver son nom, parfois son grade et son unité, est un réflexe universel, sans doute pour se survivre dans la pierre éternelle et pour rappeler aux générations futures : j'étais là. Poilus et Tommies, Américains ou Allemands, tous l'ont fait, plus ou moins hâtivement, avec ou sans date, conscients qu'ils échappaient ainsi au numéro matricule qui résumait souvent leur existence sous l'uniforme.

Plus altruiste et généralement plus travaillé, l'insigne d'unité atteste l'occupation d'une carrière par tel régiment. Souvent placé au fronton de l'entrée ou très en vue à l'intérieur, en signe de possession des lieux, il reproduit le croissant des Zouaves, la pioche du Génie, le cor des Chasseurs ou la couronne de l'infanterie saxonne, motif artistiquement associé au numéro du régiment et souligné par un drapeau, une branche de laurier, une fourragère ou une glorieuse décoration : la légion d'honneur ou la médaille militaire pour les uns, la croix de fer pour les autres.

Certaines mentions écrites ont valeur de commémoration : un fait d'armes, une escarmouche ou, plus tragiquement, une épitaphe rappellent un épisode local de la guerre. C'est ainsi qu'on trouve, à l'entrée de Confrécourt, les noms associés du général Maunoury (commandant la VI^e armée) et du général de Villaret (commandant le 7^e corps), tous deux grièvement blessés par une même balle allemande dans une tranchée voisine le 11 mars 1915.



Le chasseur à pied en prière (détail d'autel près de Vic-sur-Aisne).

Mobilisés pour défendre la France et repousser l'envahisseur, les poilus étaient mus par un ardent patriotisme, dont l'expression gravée prend bien des formes variées, souvent grandioses : le drapeau qui flotte au vent, le coq gaulois triomphant, la figure de l'Alsacienne qui rappelle le territoire perdu, les palmes du sacrifice et les lauriers de la gloire sont les symboles les plus représentés du côté français, comme ils seront également déclinés, quelques années plus tard, sur les milliers de monuments aux morts communaux. Selon sa nationalité, le sculpteur anonyme fait parfois appel à quelques figures populaires de chefs : Jeanne d'Arc, Napoléon, Clemenceau... le Kaiser, Hindenburg... l'oncle Sam, Buffalo Bill... Mais le plus bel emblème de la Patrie, présent en plusieurs endroits, reste Marianne, mi-République, mi-femme éternelle, celle qui justifie le sacrifice total. Son profil sur un pilier de Confrécourt, pur et serein, agrandissement (env. 1 m de haut) de l'avers d'une monnaie ou d'une décoration, est certainement l'une des plus belles réalisations de ce patrimoine rupestre.

Aussi fort que celui de la Patrie, le thème de la Foi est largement présent dans l'ouest-soissonnais, tant en quantité qu'en qualité. La présence du danger et la recherche de la protection divine que les Allemands désiraient s'accaparer avec leur *Gott mit uns*, l'accompagnement des aumôniers militaires et le côtoiemment quotidien de la mort ne pouvaient que développer le sentiment religieux. Pas moins de seize chapelles ont été recensées dans ce secteur, toutes françaises et toutes admirablement décorées et rehaussées à la peinture. Nous savons par des témoins et des courriers que la messe y était fréquemment célébrée et que bien des combattants s'y recueillaient quelques instants avant de quitter l'abri souterrain pour la mitraille de la surface.

Un autel réalisé par le 35^e R.I., dont l'aumônier était le Père Doncœur, et le 298^e R.I. appuie une banderole *Dieu protège la France - 1914-1915* sur les rayons d'un soleil triomphant, à côté même de l'escalier rudimentaire qui montait à l'air libre et souvent à la mort. Il y a moins de dix ans que cet ensemble a été dégagé et restauré. Ailleurs, un autre autel s'encadre de deux chasseurs à pied, agenouillés et mains jointes ; un troisième est l'œuvre du 262^e R.I. de Lorient et proclame fièrement en breton *Doué Hag Er Vro* (Dieu et Patrie). Généralement placées très loin de l'entrée des carrières, éclairées par quelques bougies vacillantes posées sur l'autel, ces chapelles restent encore aujourd'hui des lieux de recueillement et d'émotion qui se passent de tout commentaire. Aucun visiteur, même incroyant, n'y demeure insensible. Dans un registre plus simple, la foi religieuse a su s'exprimer en maints endroits à l'aide d'autres symboles : le crucifix, le Sacré-Cœur ou l'affirmation lapidaire « Je crois en Dieu ».

La vie militaire est, bien entendu, un thème omniprésent puisque ces galeries constituent le cadre quotidien de milliers d'hommes, soumis à des règlements stricts et à une hiérarchie qui ne l'est pas moins. Des indications pratiques guident chacun vers le Q.G., l'infirmérie, la cuisine ou la sortie ; le « salon de bridge » ou « la cabine téléphonique » témoignent d'une occupation

de longue durée ; des caricatures manifestent un peu d'humour du troupier à l'égard d'un camarade ou d'un supérieur ; quelques rares motifs évoquent même la tranchée ou le canon de 75 qui donnera la victoire.

Un aspect de cette existence préoccupe cependant davantage le soldat au repos, c'est la présence des blessés, le dévouement des brancardiers et des chirurgiens, l'activité de l'ambulance, qui soigne, soulage, ampute, évacue ou ne peut empêcher de mourir les camarades qui ont eu moins de chance. Tant chez les Français que chez l'ennemi, c'est à des inscriptions d'une grande sécheresse (Combat du... - x blessés) que l'on reconnaît aujourd'hui le poids des souffrances de ces hommes, les mêmes qui deviendront après l'armistice les Gueules cassées ! Quant aux morts, ils sont souvent inhumés provisoirement à l'intérieur de la carrière, dans une galerie écartée, où subsiste encore une croix peinte ou gravée, parfois un nom et une date.

Les grands thèmes qui précèdent ne sauraient résumer l'intégralité des graffiti de cette région. D'autres motifs s'y trouvent, non moins soignés, mais plus exceptionnels¹⁵.

La femme, généralement idéalisée, rarement érotique, était sans doute plus présente dans la tête des troupiers et sur leurs cartes postales que sur les parois de leurs abris. Auto-censure ? Pudeur ? Risque de démoralisation des camarades, de punition peut-être ? Quoi qu'il en soit, l'une des plus achevées dans sa nudité complète est certainement celle qui fut baptisée à bon escient *le Rêve du Poilu*, à l'entrée d'une carrière d'Haramont. Le cheval, fidèle compagnon du soldat, dont il a partagé la vie, dans les carrières et jusqu'au front, a reçu quelques hommages sculptés, dont la remarquable tête de Confrécourt. Il y a enfin des représentations diverses que l'anonymat de leurs auteurs empêche d'expliquer : tête de pharaon ou d'Horus, dessins géométriques, gravures inachevées ou détériorées, initiales, etc.

Des sites menacés

Cent vingt sites déjà inventoriés, plus de mille œuvres connues et photographiées sur à peine deux cantons, c'est un premier bilan. Mais le Chemin des Dames, le Noyonnais, le sud du lit de l'Aisne en possèdent autant, sinon davantage. Ainsi se pose le problème d'un patrimoine d'un nouveau genre, dispersé, fragile et exposé à des dangers divers qu'il convient d'évoquer ici :

Le vieillissement naturel : le support pierre se dégrade chaque année, et cela depuis quatre-vingts ans, sous l'effet de l'humidité (apparition de mousses verdâtres qui mangent les graffiti) et du gel (effritement progressif des sculptures extérieures ou proches des entrées), sans parler des racines d'arbres qui délitent le haut des parois externes.

15. Voir iconographie en couleur, p. 102-103.



Signalisation allemande dans les galeries de Saint-Victor.

Le contact avec les visiteurs : à l'exemple de ce qui s'est passé à Lascaux, mais heureusement moins caractérisé, des groupes de visiteurs peuvent modifier l'équilibre thermique et hygrométrique de sites peu aérés, en même temps qu'ils y dégagent de fortes quantités de gaz carbonique nocif pour le calcaire.

Le vandalisme gratuit ou inconscient : le chasseur qui, par jeu, prend pour cible un élément de pierre décoré, la ferme qui rejette ses déchets chimiques de traitement dans une entrée de carrière ou y stocke sans précaution féculle et engrais, des puits ou des galeries recomblés sans contrôle, des dessins grattés, martelés ou surchargés d'inscriptions parasites, autant d'exemples vécus ces dernières années, responsables de la disparition sans retour de bien des œuvres dignes d'être préservées.

Le pillage : encouragés par certaines revues sans scrupules et au mépris de la législation en vigueur¹⁶, des chercheurs de trésors s'acharnent à fouiller les champs de bataille 1914-1918. Sans respect pour les œuvres et leur message, ils descendent les grilles de protection, découpent les plus belles sculptures à la tronçonneuse, excavent des galeries à la recherche d'armes et de matériel enfoui, destinés à quelque bourse, brocante ou collection privée. Les ravages de la « collectionneuse » sont déjà estimés à un quart du patrimoine connu. Des plaintes ont été déposées, mais elles ne guériront jamais ces cicatrices indélébiles !

16. Loi du 27-9-1941 sur les fouilles, réactualisée en 1980-1981. Arrêtés préfectoraux des 11-3 et 19-4 1981 sur l'usage des détecteurs de métaux.

Un devoir de mémoire... et d'action

Les derniers acteurs directs de la Grande Guerre disparaissent aujourd’hui. Après avoir sauvé leur pays, ils ont profondément marqué leur siècle, la vie de leurs familles et de leurs communes. Ils ont eux-mêmes défini et suscité un devoir de mémoire (que l’on songe, au mouvement des pèlerinages sur les lieux des combats dès avant la fin du conflit¹⁷⁾), puis ils l’ont pieusement entretenu – en particulier à travers d’innombrables commémorations, la création d’associations et de journaux, l’existence d’un ministère spécifique tout au long de ce siècle –, enfin ils l’ont matérialisé sur le terrain, par des centaines de cimetières militaires et nécropoles, des milliers de stèles, plaques et bornes du souvenir, des dizaines de milliers de monuments aux morts.

Il est étonnant cependant de constater qu’avant toutes ces manifestations – la plupart largement postérieures au conflit –, des centaines de combattants avaient déjà, au cours même de la guerre, gravé dans la pierre le contenu de leur vie quotidienne avec un caractère spontané et immédiat, et cela en ayant bien souvent en tête le souci de témoigner pour la postérité.

Entre la Marianne si pure de Confrécourt et le bas-relief stéréotypé des monuments aux morts, entre l’autel des Bretons du 262^e R.I. et la chapelle-mémorial aseptisée de Dormans ou de Bois-Belleau, l’authenticité et la force du témoignage ne sont-elles pas tout entières du côté des premiers ? Ce sont pourtant de telles traces que notre pays – et les combattants eux-mêmes – semblent avoir oubliées ou négligées pendant plus d’un demi-siècle.

En cette année du 80^e anniversaire de Verdun, alors que certains lieux du souvenir ont vu et voient encore se rassembler d’immenses foules civiles et militaires dans de ferventes célébrations patriotiques, avec prise d’arme, discours et remise de décorations, alors que des générations d’écoliers ont pris part aux commémorations communales du 11 novembre au pied de leur monument aux morts, il n’est quasiment pas de traces de tels témoignages dans ces carrières de l’Aisne. Pourtant, les hommes de 1918 ne souhaitaient-ils pas expressément « sauvegarder des témoignages nécessaires à l’histoire, évoquer devant les générations futures trop promptes à l’oubli la tragique leçon des faits, organiser, pour un prochain avenir, le pèlerinage universel aux champs de la guerre mondiale » ?¹⁸

Au cours des dernières années, l’intérêt de l’État dont témoigne la récente visite du ministre des Anciens combattants, M. Pasquini, (février 1996) l’inscription des carrières de Confrécourt au patrimoine national, la volonté du

17. Le premier Guide Michelin des Champs de Bataille, à couverture bleu horizon, est paru en automne 1917, période où la victoire finale paraissait pourtant bien incertaine. Il est consacré à *La Bataille de l’Ourcq* d’août-septembre 1914.

18. Paul Léon, « Les nouveaux monuments historiques ». *L’Illustration*, n° 3912, 23 février 1918, p. 175-181.

Conseil général de créer un espace muséal d'importance sur le Chemin des Dames, le projet de musée de l'association « Soissonnais 14-18 » sont le symbole d'une prise de conscience. La redécouverte de ces carrières et des œuvres qu'elles renferment répond certes à un devoir de mémoire, mais il s'y ajoute aussi des considérations d'ordre artistique, pédagogique et touristique : « Les bas-reliefs sculptés par nos poilus à l'entrée des carrières du Soissonnais seront pieusement respectés par les générations futures, comme autant de souvenirs de la grande épopée. Les carriers éviteront d'y porter un marteau destructeur. Et les guides noteront ces sculptures pour les touristes de l'avenir qui voudront visiter les champs de bataille où la France défendit son honneur et son indépendance »¹⁹.

Alain ARNAUD

19. *Pages de Gloire*, 5 septembre 1915.